

devant l'ardeur de l'artiste, ton chagrin s'évanouira. Ah ! ma chère petite, celui qui travaille n'est pas à plaindre ; car tu le sais, composer c'est vivre dans l'idéal, c'est planer au-dessus des misères de cette pauvre terre.

Hélène releva, sur son grand-père, ses yeux noyés de larmes :

— Travailler... je le voudrais... Mais c'est fini de toute mon ardeur. Je ne sais plus rien, rien que pleurer. En brisant mon cœur, il a tout brisé : ma vie et l'inspiration.

Elle Michelin ressa plus étroitement dans les siennes les mains de sa petite-fille :

— Tu l'aimais donc bien ?

— Ah ! si je l'aimais !

Ses yeux se portèrent avec attendrissement sur le buste du marquis de Villepreux. La lumière mourante l'enveloppait de ses derniers rayons. C'était bien le gentilhomme d'aspect chevaleresque vers lequel, dès le premier jour, elle s'était sentie invinciblement attirée. Pour un moment, elle crut entendre cette marche de Rubenstein que jouait l'orchestre au bal de lord Elliott, tandis que, le cœur gonflé de joie, elle donnait la main à l'élégant marquis pour le grand rôle diplomatique. Comme les des Cal...  
regard, ce beau et fier jeune homme...

— Ah ! si je l'aimais, répétais-telle... et, maintenant...

Pendant quelques minutes, aussi froide que le marbre, aussi impassible que l'image sculptée, Hélène, un pli au front, la fixa sans rien dire. Oui elle croyait le revoir vivant, dans son costume si correct, une fleur de gardenia à la boutonnière. Comme elle avait été fière de sa distinction suprême ! Qui eût jamais pensé que tout cet aspect enchanteur cachait une lâche hypocrisie !... Oh ! ces yeux-là, si rêveurs et si beaux, savaient mentir aussi bien que la langue.

Un rictus amer se marquait sur les lèvres d'Hélène, la rancune grondait en elle, un éclair de colère passa dans ses yeux agrandis, et, tout à coup, se levant et d'un bond s'élançant vers le buste :

— Oui, je t'aimais... A présent je te hais.

Alors, éperdue, oubliant que ce travail était son chef-d'œuvre que son âme s'y était identifiée tout entière, elle avança la main ; puis, d'un geste brusque, renversa, avec son piédestal, le buste fragile, jadis son idole.

Elle Michelin jeta un cri.

— Mon enfant !... mon en-

fant !... Mais c'est de la démente !

Et, consterné, il demeurait immobile devant cet acte de barbarie, devant ce chef-d'œuvre, pulvérisé. Que n'avait-il pu prévenir ce mouvement de folie de sa petite-fille ? Mais la jeune femme s'était jetée dans les bras de son grand-père et sanglotait convulsivement sur son épaule ; puis, apaisée :

— Sa vue me ruait lentement, fit-elle de sa voix morne. Peut-être pourrais-je travailler maintenant que son œil ne me poursuivra plus. Je suis sans courage... Je ne sais si jamais rien renaîtra dans ma pensée.

Elle fut interrompue par les pleurs de son fils. Elle courut au berceau. A sa vue, Godefroy se mit à sourire. Rien n'était plus beau que ce petit enfant. Hélène le prit, le présenta à son aïeul. L'enfant se mit à jouer avec la langue barbe blanche, et le suivant lui souriait, lui parlait, oubliant qu'il ne pouvait l'entendre ; puis le replaçant dans les bras de sa mère :

— Ma pauvre Hélène, fit-il d'une voix grave, tout à l'heure je te vantais les joies que nous fait connaître l'art ; je te parlais de ce sentiment étrange, des grandes intelligences qui planent au-dessus de l'humanité, indifférentes aux plaisirs et aux chagrins de la terre... C'était une médiocre et vulgaire consolation. La voilà ta consolation véritable. Regarde ton fils : sa vue t'inspirera l'énergie, car c'est la tâche sacrée d'une mère d'élever son enfant ; elle doit être forte pour en faire un homme... Ah ! ma fille, courage, courage... tu deviendras une grande artiste : tu as été complétée par la douleur.

Il quitta l'atelier, et longtemps Hélène demeura pensive. Les dernières paroles de son grand-père l'avaient pénétrée. Oui, elle le sentait, elle devait vivre ; elle devait connaître la fièvre d'une existence pleine de luttes pour conquérir, non la gloire mais le pain du jour, le pain qui nourrirait son enfant... L'œuvre, il n'aurait pas de fortune, car tous les biens de l'archéologue étaient hypothéqués ; il n'aurait pour tout patrimoine que les collections de riches médailles, la passion croissante du vieux savant. Oui, elle devait travailler, il ne fallait pas ainsi courber la tête et trouver le fardeau de douleurs trop lourd à porter.

Elle essuya ses yeux et jeta un regard de tristesse sur son atelier de jeune fille. Combien il différait de la superbe pièce de parade qu'on lui avait fait meubler après son mariage. Là-bas,

dans l'hôtel du marquis, on ne voyait que tableaux de maîtres, vieilles étoffes de brocart drapant des chevalets, et plantes superbes fleurissant les angles. Mais à quoi bon toutes cette splendeur passée ? A-t-on besoin de luxe pour travailler et souffrir ?

Elle s'était levée. Elle traversa l'atelier, s'arrêta tremblante devant les débris du buste ; puis venant, d'un pas chancelant se placer près du berceau de son enfant, elle pleura.

— Toi, pauvre ange innocent, fit-elle avec attendrissement, tu es le fils d'un traître, le fils d'un menteur, le fils d'un faussaire. Et pourtant mon sang à moi coule dans tes veines... Oh ! j'effacerai par la pureté de ma vie le signe du déshonneur que ton père a marqué sur ton front. Il y a mis une tache, j'y mettrai une gloire. Oui, c'est mon devoir de forcer le succès. Oui, pour toi, pour toi je serai forte. Je ne serai pas une mère cruelle faisant peser, sur tes jeunes épaules, le fard au de ses douleurs. Je ne veux pas être de celle qui, parce qu'elles ont souffert, se retranchent dans une sombre misanthropie. Tu seras mon sourire, tu seras mon courage. A l'œuvre maintenant, j'ai assez pleuré.

Elle regardait Godefroy avec une expression de tendresse passionnée. Le besoin d'aimer qui était en elle se déversait tout entier sur ce petit être qui sommeillait de nouveau dans le berceau. Il était rose et blanc, avec de légères boucles brunes qui caressaient sur son front, et ses mains mignonnes demeuraient abandonnées sur la couverture de dentelles.

Tous ses anciens rêves se réveillaient à la vue de cette beauté et de cette grâce enfantine. Désormais Godefroy serait son modèle. L'amour humain ne serait plus son inspirateur. Dans ses groupes, elle ne placerait plus que des enfants et des anges.

Elle prit un crayon, et sur son album, jeta les lignes d'une nouvelle composition.

Et le travail ne lui fut pas aride, et cette première soirée consacrée au labeur s'écoula avec une rapidité extrême ; car, pour se fortifier dans sa résolution, elle avait près d'elle son enfant endormi.

A dater de ce jour, il se fit un changement dans son existence. Le travail, comme jadis, redevint la passion de sa vie. Rien n'était plus purement idéal que ses créations. Sous ce titre CHARITÉ, elle composait une série de groupes, où elle représentait une femme dont l'âme est faite de bonté infinie, une femme qui ne connaît pas les tendresses troublées par l'inconstance de l'amour, car son amour est au ciel. Hélène la modelait, cette sœur de charité, berçant dans ses bras un petit enfant abandonné au hasard des grandes routes ; ou bien penchée sur un lit d'hôpital et soignant, de ses mains délicates, un homme voué à la mort, ou bien encore soutenant les pas chancelants d'un vieillard. Rien n'était plus touchant que cette jeune religieuse, à l'air si candide, sous sa cornette blanche et aux

traits de laquelle l'artiste avait su donner une expression vraiment divine. Dans cette expression compatissante, on lisait ce grand amour que la sœur porte à son ami le pauvre, le blessé, l'orphelin, le vieillard, le moribond. Et, à cet éternel souffrant, qui est le préféré choisi sur terre, elle souriait de ce divin sourire qui gagne les cœurs.

Hélène se passionnait en modelant ses groupes, et le travail, comme un homme, sans cesse coulait sur elle, plaies cruelles de son cœur brisé. La sœur de Charité pensait sa blessure. Elle subissait le charme de cette œuvre fortifiante et saine. Et, tandis qu'elle donnait l'apparence du sentiment à la terre glaise, elle éprouvait cette sensation qu'elle eût ressentie en respirant l'essence eucalyptus de quelque fleur du ciel. Alors, avec le calme qui renaissait, sa rancune commençait à s'apaiser. Elle ne sentait plus l'indignation la bouleverser au souvenir de celui dont elle avait été la dupe ; mais elle soupirait, au contraire, à la pensée de cet homme qui avait été le grand amour et la grande douleur de sa vie. Elle ne savait rien de lui. C'était une disparition complète. Elle lui avait dit : " Laissez-moi oublier que vous avez été mêlé à mon existence... Laissez-moi oublier que vous respirez " Et il se montrait obéissant. Où était-il ? Elle ne faisait aucune démarche pour l'apprendre. Elle ne voulait pas qu'il fût jamais nommé devant elle. Elle s'était attendue d'être obsédée de lettres implorantes. Rien, que le silence absolu ! Et l'inquiétude la gagnait. N'avait-elle pas été trop implacable dans le refus de son pardon ? Ne l'avait-elle pas conduit à quelque acte de désespoir ? Une fois c'était-il qui avait voulu mourir.

Et puis, tout à coup, elle revenait à ses pensées de défiance, à son doute amer sur le repentir de l'imposteur ; car les âmes loyales, qui ont été trompées, ne peuvent se reprendre à la confiance.

Il est désolant l'effet d'un mensonge sur les âmes sincères. Il anéantit ce charme que ni prières, ni prières, ne peuvent rappeler, quand une fois il a disparu, et ce charme, c'est la confiance, c'est l'amour.

Ainsi les années s'écoulaient, creusant de plus en plus, l'abîme qui les séparait. Il y en avait cinq de passées depuis le jour où Yves s'était embarqué pour retrouver la Bretagne. Il avait été fidèle à la nouvelle vie qu'il s'était tracée, vie d'expiation. Dès le premier été, il avait accompli un vœu de pèlerinage au sanctuaire le plus vénéré du Morbihan, à Sainte-Anne-d'Auray. Il s'y était rendu nu-pieds et tendant la main. Il suivait les sentiers bretons où les dolmens se dressent au milieu des bruyères. Lorsque son cœur était trop oppressé, il entrait dans une de ces petites chapelles si nombreuses et placées de distance en distance, comme des relais pour la douleur ; puis il reprenait son chemin, se condamnant à la faim, à la soif, aux pieds ensanglantés par les ronces, à l'humiliation de l'obole demandée. Et dès que cette obole dépassait ses besoins les plus stricts, il faisait l'aumône à une autre indigence. Ah !